A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
ORFÈVRERIE
ARGENT 1er TITRE
MONTRES FINES
DE
PATEK-PHILIPPE ET Cie DE GENÈVE
ET DES
1res Marques Françaises

Journal de Roubaix

A. VANESTE
90, Rue Nationale, LILLE
Choix le plus complet
de
BAGUES DE FIANÇAILLES
JOYAUX
pour
CORBEILLES DE MARIAGE

Quarante-huitième année. — N° 124. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX LUNDI 4 MAI 1903.

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes : Trois mois..... 5 francs; Six mois..... 9 —; Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Étranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5;
A Mouscron..... Chez M. Henri Lerouge, rue de la Station;
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux Kiosques.

LE ROI D'ANGLETERRE A PARIS

LA REVUE DE VINCENNES. LA RÉCEPTION A L'HOTEL-DE-VILLE. — A LONGCHAMPS

CHRONIQUE

LE FIANCÉ...

Nous étions investis à Belfort, depuis le 3 novembre et sous le feu des Prussiens depuis plus de trois semaines quand, le 8 janvier, arriva la surprise de Danjoutin qui permit à l'ennemi d'élargir ses batteries à quelques centaines de mètres des Perches et du Château. C'était une compagnie de mobiles qui s'était laissé enlever ; ils se battaient bien, mais se gardaient mal.

Vers onze heures du soir, la générale avait retenti et j'avais couru comme tous les autres gardes nationaux à la place d'armes où nous devions rester toute la nuit par un froid noir, épais, terrible ; on entendait dans les forts, la fusillade pétiller, s'égrener, s'éteindre, reprendre et le canon de la place tirait, sans relâche, de grands coups sourds, avugles, comme pour trouver l'ennemi.

A six heures du matin on nous renvoya chez nous, ma fille m'attendait dans notre maison du faubourg des Ancêtres. Grâce à Dieu, de ce côté nous n'avions pas eu trop à souffrir du bombardement et nous n'étions pas obligés de nous cacher dans les caves, comme les habitants de la ville au risque d'être ensevelis vivants sous les décombres. Marie était sur la porte, toute pâle ; elle avait tant souffert, la pauvre enfant, depuis le jour où Joseph Bontemps, son fiancé, nous avait quittés pour rejoindre son régiment au 18e corps. Le siège avait commencé presque aussitôt et nous étions sans nouvelles de lui. Je me disais parfois qu'il devait être tué et mon cœur se serrait, je regardais Marie à la dérobée ; mais elle ne devinait, elle me souriait :

« Non, père, il ne lui est rien arrivé ; s'il était mort ou blessé, je le saurais, va ! »

—×—

Après m'être réchauffé un peu, je sortis pour aller aux nouvelles ; elles n'étaient pas bonnes. Davoutin était au pouvoir du général Treskow, nous en avions un grand nombre de tués et de blessés ; 700 hommes de la mobile et de la ligne étaient prisonniers des Allemands.

Mais pendant l'action, à travers la fusillade, un homme avait pu traverser les lignes prussiennes, un exprès, disait-on, envoyé de Besançon par Bourbaki ; on l'avait vu entrer chez le gouverneur et, quoiqu'il n'eût parlé à personne, tout le monde déjà annonçait l'arrivée d'une armée venant à notre secours ; ceux qui avaient été de garde aux postes avancés assuraient qu'on entendait, toutes les nuits, le bruit d'un canon lointain qui devenait de plus en plus proche.

Mon grade dans la garde nationale me permettait d'entrer à la place ; j'en profitai pour tâcher de rencontrer l'envoyé et d'avoir par lui des nouvelles de Bontemps. Je trouvai cet homme dans le réfectoire, mangeant d'un air las, entre deux chandeliers, après son entrevue avec le commandant. On l'entourait, on le pressait de questions ; il répondait comme quelqu'un qui s'endort par monosyllabes : nous sûmes cependant qu'il était resté caché deux jours dans un four à chaux avant de pouvoir se glisser par la voie du chemin de fer et que l'armée de l'Est manœuvrait nous nous dégagner.

Je lui demandai, à tout hasard, s'il n'avait pas rencontré le lieutenant Bontemps, du 9e, et cela pour le réveiller.

« Le lieutenant Bontemps, répétait-il, c'est un brave, c'est un bon.

— Vous le connaissez, vous l'avez vu, il vit ?

— Il vivait toujours dimanche dernier ; c'est lui qui m'a conduit avec un détachement jusque du côté d'Héricourt.

— « C'est bien Joseph Bontemps, un petit blond, mince ? »

Il fit oui, deux fois de la tête, fermant les yeux à chaque bouchée et moi je ne pensai plus qu'à courir, qu'à porter du bonheur à Marie :

« Enfant, enfant, criai-je dès le seuil, enfant, j'ai des nouvelles ; il est vivant, bien portant ! »

Marie joignit les mains en silence, comme pour remercier par une prière, puis me sourit doucement, de son sourire mystérieux et pâle.

« Père, je le savais. »

— Mais il est tout près de nous, à quelques lieues peut-être, il vient nous délivrer.

— Père, je le sentais.

Le dimanche 15, vers dix heures du matin, tout d'un coup, le canon gronda, au sud, du côté d'Héricourt ; malgré les obus qui passaient encore en frouant dans l'air, tout le monde sortait pour mieux écouter, et l'on entendait courir dans la rue, vers les remparts. Moi, par malheur, j'avais pris froid la nuit de Danjoutin, et j'étais dans mon lit avec un gros rhume, rageant d'être immobile, bon à rien. Le bruit augmentait c'était un bruit *français*, il nous semblait reconnaître le son de nos pièces, plus fort et plus franc, et bientôt un voisin vint nous dire qu'on distinguait très bien, de la Miotte, le craquement des mitrailleuses et les feux de file de l'infanterie.

Tout le jour, serrés dans notre petite chambre, dont les vitres tremblaient, silencieux, ceints d'angoisse, nous écoutâmes.

Je regardais Marie ; elle allait de la fenêtre à mon lit, calme et douce comme à l'ordinaire ; mais ses larges yeux ne semblaient point voir, ou voir au loin, là-bas, du côté de la bataille. Je croyais parfois pouvoir en suivre les phases sur cette figure blanche et mobile.

Vers sept heures, l'ami Courtier entra chez nous, tout suant d'émotion malgré la gelée.

« Ça y est ! Les Prussiens enclouent leurs canons ; leurs fourgons sont chargés et attelés, les soldats ont le sac au dos, ils vont filer. Nous avons eu ça par des prisonniers que le 2e bataillon a faits dans une sortie. Bourbaki peut être ici ce soir.

Je vis au mouvement des yeux de Marie, — car nous nous comprenions sans parler — qu'elle pensait à mettre la soupe, pour réchauffer Joseph quand il arriverait.

Avec la nuit, le fracas de la poudre s'était tu ; nous dormîmes un peu.

La canonnade nous réveilla au matin, les coups vibraient dans l'air blafard, mitraillé de pluie et de neige, mais venant d'une direction changée, plus loin ; bientôt leur grondement s'affaiblit, s'espaça.

Que se passait-il ? Était-ce la France qui s'éloignait ?

L'armée était-elle en retraite ?

Furtivement, j'épiais Marie ; elle était toujours immobile, muette, comme en extase. A chaque détonation, je voyais seulement sa paupière battre et sa prunelle s'éteindre.

Tout d'un coup, elle se leva droite, poussa un grand cri en jetant ses mains sur ses yeux.

Je me précipitai vers elle, je la pris dans mes bras, elle répétait :

« C'est fini, tout est fini. Joseph est mort. »

Elle s'affaissait, évanouie, mourante, et trois jours après, sous l'averse des obus, au milieu du bombardement repris plus désastreux et plus meurtrier, je la conduisais en deçà de la porte du Vallon, dans le sinistre pré Gaspard, converti en cimetière.

Deux mois après, je recevais notification de la mort de Joseph Bontemps, tué d'un boulet, dans le village de Thagey, le 17 au matin, à dix heures.

C'était le moment même où Marie, ma fille, avait été frappée au cœur.

François de Nion.

INFORMATIONS

LE PRÉSIDENT KRUGER

Menton, 2 mai. — Le Président Kruger quittera Menton dans trois semaines et passera l'été à Harlem, près d'Amsterdam. Il ne passera pas par Paris.

UN INCIDENT DE FRONTIÈRE

Paris, 2 mai. — L'*Agence Havas* communique la dépêche suivante :

Metz, 2 mai. — Un journal de Metz annonçait ce matin qu'un grave incident de frontière se serait produit. Deux officiers français auraient été arrêtés. En réalité, l'incident n'a pas l'importance qu'on lui attribuait. Voici à quoi il se réduit :

Il y a une huitaine de jours, deux officiers français en civil parcouraient en touristes les champs de bataille et prenaient des vues photographiques. Ils furent signalés par un douanier à un gendarme qui leur demanda leur nom. Les deux officiers furent retenus quelques heures à la gare d'Amanvillers, en attendant la décision du président de Lorraine, qui ordonna leur mise en liberté. Ils repartirent par le train suivant.

LES ÉMEUTES ÉLECTORALES EN ESPAGNE

Madrid, 2 mai. — Les dernières nouvelles de Jumilla, province de Murcie, accusent quatre morts au cours des événements d'hier, deux hommes et deux femmes. Le préfet de Murcie est arrivé avec des forces de gendarmerie. On attend de l'infanterie et de la cavalerie. Tout est tranquille.

Des dépêches d'Almeria disent que l'ordre y est rétabli. Au cours de l'émeute d'hier deux enfants ont été tués et un autre a été blessé grièvement.

On mande d'Oviedo : L'enterrement des victimes a eu lieu hier à Infiesto. Le maire conduisait le deuil. Une foule énorme y assistait.

Les balcons des maisons étaient recouverts de draperies sombres. Les arrestations continuent et l'agitation n'est pas encore apaisée.

PRISONNIERS RÉVOLTÉS A SALONIQUE

Salonique, 2 mai. — Une révolte générale a éclaté dans la prison centrale de Salonique. Les prisonniers se sont armés de planches et des barres des lits. Les gardiens se trouvant dans l'impossibilité de rétablir l'ordre, la troupe a pénétré dans la cour de la prison et a fait feu sur les détenus. Il y a eu deux morts et dix blessés.

Malgré toutes les précautions, la nouvelle de cette affaire s'est répandue dans la ville de Salonique et a provoqué une vive agitation parmi les habitants.

CHOSES & AUTRES

Dans le faubourg Saint-Honoré tout pavoisé, entendu ce mot d'enfant :

— Alors, maman, tant que le Roi d'Angleterre restera à Paris, ce sera le 14 juillet !

—×—

Pour voir passer un cortège :

— Vous avez des fenêtres à louer !

— Oui, monsieur... cinq cents francs, deux fenêtres à l'entresol : ce n'est pas haut...

— En effet. Mais c'est le prix qui est élevé !

—×—

Rue des Halles, cuisine cette enseigne d'un commissionnaire en primeurs :

A la Nouvelle-Ecosse
Spécialité de petits pois

SITUATION INDUSTRIELLE ET COMMERCIALE
de Roubaix-Tourcoing

Roubaix-Tourcoing, 2 mai 1903.

L'activité continue d'être satisfaisante dans les tissages de robe.

Il y a un certain nombre de métiers montés en amazones écrues ; mais les articles de fantaisie sont, de beaucoup, les plus favorisés.

Bien qu'on se plaigne dans quelques filatures et chez les teinturiers en matières du défaut d'alimentation en vigoureux, il s'en tisse cependant d'assez grandes quantités en uni, en chevron et aussi en façonné avec petits motifs de coton ou de mercerisé. L'amazone en chaîne vigoureux est bien suivie. Sans doute, la fabrication de ces divers genres a diminué d'importance depuis que la faveur est allée aux fantaisies plus voyantes et de grosse texture, cependant, on a créé en nouveauté des tissus vigoureux ayant un certain cachet et il est probable que, si on s'en inspirait, on pourrait relever beaucoup l'article.

Dans des genres écrus, armurés en toile ou en granités, on ourdit et on trame à l'occasion, des fils en mouliné laine et coton et du cardé laine avec boutons coton. On produit ainsi des rayures étroites ou de petits carreaux composés de filets minces et chinés, réservés en blanc à la teinture en pièce.

Il se fait aussi pour teinture en pièce avec coton réservé, des genres brouillés armurés en granité et ourdis 1 et 1 en coton écru et cardé laine à boutons coton. Ces genres sont tramés uni en peigné et comportent de plus, en chaîne et parfois aussi en trame, des filets de sabran coton en couleurs vives.

C'est toujours à cette époque-ci que la fabrication des *sublimes* est la plus active. Il y a cette année une bonne alimentation pour ces genres. Dans les maisons qui les fabriquent on s'est inspiré en grande partie des dispositions prisées en nouveauté. On rencontre beaucoup de ravures embrouillées, obtenues par un armurage en chevron ou en granité, avec la chaîne ourdie en fils noirs, noirs et blancs et tout blancs. La trame est unie ; en cardé, comme d'habitude. On retrouve aussi diverses dispositions de pointillé.

L'état des affaires en tissu est en général assez bon. Il serait beaucoup meilleur si les matières premières n'étaient pas à des cours aussi élevés. Nos principales maisons de négoce ont envoyé des circulaires à leurs clients pour les prévenir qu'elles ne pouvaient plus accepter d'ordres aux prix pratiqués antérieurement. D'autre part, la température a eu aussi une fâcheuse influence sur la vente.

En laines, la situation varie peu. La hausse persiste ; aux ventes d'Anvers de cette semaine, on accuse une hausse de 7 p. cent et l'on prévoit que cette augmentation sera portée à 10 p. cent à Londres, la semaine prochaine.

Il se fait toujours peu d'affaires en peignés fins, les consommateurs escomptant toujours la baisse qui leur permettrait d'acheter à des prix plus abordables.

Cette semaine, on a enregistré un bon courant d'affaires au terme, qui clôture aujourd'hui à 5 fr. 40.

ACTUALITE

— Qu'est-ce que vous avez à dire sur l'application de la peine ?
— Je demande à être conduit à la frontière.
— Je regrette que vous ne soyez pas un congréganiste.

LE ROI D'ANGLETERRE
A PARIS

LA JOURNÉE DE SAMEDI

LA REVUE DE VINCENNES

Le départ

Paris, 2 mai. — Dès huit heures trois quarts, les voitures de la présidence viennent prendre à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré les hauts fonctionnaires de l'ambassade d'Angleterre pour les conduire à la revue de Vincennes.

A 9 heures précises, le Président de la République arrive à l'ambassade dans un superbe landau attelé de quatre chevaux bai-clair montés par des artilleurs. Dans le landau ont pris place le général André, Ministre de la Guerre, qui est assis à la gauche du Président de la République. En face, M. Abel Combarieu et le général Dubois, les deux secrétaires généraux de l'Elysée.

M. Emile Loubet est reçu au bas des marches qui conduisent au vestibule d'honneur par l'ambassadeur et les attachés militaires anglais, qui le conduisent dans les grands salons, auprès du roi d'Angleterre.

Après avoir conversé quelques instants de la façon la plus cordiale, les deux chefs d'Etat se dirigent vers la voiture présidentielle, dont le roi Edouard occupe la place du fond à droite ; le président de la République prend la gauche.

En face sont assis, MM. le Ministre de la Guerre et le général Dubois.

Edouard VII a revêtu l'uniforme de feld-maréchal qu'il portait hier à son arrivée ; un large manteau gris est jeté sur ses épaules.

Dans la seconde voiture suivent l'ambassade, l'amiral Fournier, le général de Lacroix et M. Abel Combarieu. Le piquet de service, placé dans la cour de l'ambassade, rend les honneurs, le tambour bat aux champs.

A neuf heures et quart, le cortège royal, escorté par les cuirassiers, se dirige par la rue Royale et la rue de Rivoli vers le terrain de la revue. Le temps est couvert et légèrement frais.

La foule sur le parcours

Le public qui était massé derrière les agents, rue du Faubourg-St-Honoré acclamé le Roi et le Président de la République sur leur passage. Le parcours, relativement long, s'est effectué sans incident.

Faubourg-Saint-Honoré et rue Royale, la foule est nombreuse. Elle augmente encore rue de Rivoli, où des fenêtres des grands hôtels partent des acclamations nourries. Le nombre de curieux grossit de plus en plus jusqu'à la rue Saint-Antoine. Les fenêtres du Louvre regorgent de monde.

Rue St-Antoine et place de la Bastille, toujours beaucoup de monde. Aucun incident à signaler.

Avenue Daumesnil, 115, des enfants du patronage musical, rue Fontaine, des bambins jouent sur le violon le *God save the king* et la *Marseillaise*.

Place Daumesnil, l'escorte se dédouble ; la moitié du régiment s'arrête, tandis que l'autre moitié continue à escorter la voiture présidentielle.

Les trois escadrons qui restent place Daumesnil mettent pied à terre. Ils reprendront le cortège au retour. Dans le bois, le service est fait par la gendarmerie. Toujours beaucoup de monde. Cris de : « Vive Loubet ! Vive la République ! » Aucun incident ne se produit aux abords du champ de courses ; les curieux sont assez nombreux. C'est en plus petit le spectacle et l'animation de Longchamps le 14 juillet.

La revue

Les tribunes du champ de courses de Vincennes, où a eu lieu la revue, ont été décorées par les soins du génie militaire.

Le centre est occupé par la tribune royale, avançant légèrement sur les autres. En bas et de chaque côté de cette tribune sont des pylônes formés en faisceaux d'armes. La tribune royale, ainsi que les deux autres tribunes officielles sont garnies de tentures de velours rouge à crépines d'or. Des trophées d'armes et des drapeaux en garnissent le fond.

De chaque côté de la tribune royale, deux tribunes ont été réservées pour les personnages officiels. Celle de gauche est réservée au corps diplomatique et aux attachés militaires, celle de droite au bureau des deux Chambres et aux corps constitués.

Le grand-duc Boris de Russie assiste à la revue dans la tribune du corps diplomatique.

L'ambassadeur d'Angleterre est arrivé des premiers à Vincennes et s'est rendu dans la tribune royale où il a été rejoint par les ministres venus isolement.

Les bureaux du Sénat et de la Chambre se sont rendus en corps à Vincennes, escortés par les dragons armés de la lance.

Aux abords du terrain de la revue, la foule est très nombreuse.

Toutes les allées du bois de Vincennes conduisant au plateau de Gravelle sont sillonnées par une foule nombreuse de piétons et de voitures-automobiles.

Les tribunes sont bientôt envahies et regorgent de monde. Dans l'enceinte du pesage, des généraux, des officiers de toutes armes circulent. Un détachement d'infanterie fait la haie de la piste à la tribune royale.

A neuf heures, les troupes prennent leurs emplacements : l'infanterie du côté de Joinville, la cavalerie et l'artillerie dans le fond, du côté du donjon.

A dix heures, le canon tonne, annonçant l'arrivée du roi et du président de la République.

La voiture royale, précédée d'un peloton de gendarmes et escortée par un régiment de cuirassiers, pénètre sur le champ de courses. Les troupes portent les armes, les tambours et clairons battent et sonnent « aux champs ». Des acclamations se font entendre.

La daumont présidentielle passe devant le front des troupes, escortée par le général gouverneur commandant la place de Paris, puis revient devant les tribunes. Le roi et le Président descendent de voiture.

A ce moment, les acclamations redoublent : « Vive le roi ! Vive Loubet ! » crie la foule. Le roi salue.

Edouard VII se rend à la tribune royale et serre la main des ministres, des présidents des deux Chambres. Devant la tribune, il salue la foule qui de nouveau l'acclame, et le défilé commence aussitôt.

Le défilé

Les douaniers et les bataillons de chasseurs à pied ouvrent la marche.

Les douaniers défilent avec une perfection merveilleuse qui soulève les acclamations de la foule. En passant devant la tribune royale, les officiers saluent de l'épée, le drapeau s'incline ; le roi et le Président se lèvent alors et saluent.

Le défilé se continue par le génie, l'artillerie à pied et l'infanterie, les spectateurs applaudissent vigoureusement.

Pendant le défilé, le roi a à sa gauche le président de la République et à sa droite, les présidents du Sénat et de la Chambre, et le général André.

Le défilé de l'infanterie terminé, l'artillerie s'avance et défile au trot. L'alignement des pièces est parfait.

Puis c'est le tour de la cavalerie qui défile au trot. D'abord les dragons armés de la lance, puis les cuirassiers.

L'artillerie de la division de cavalerie termine le défilé.

Le gouverneur de Paris vient alors se placer au pied de la tribune et la charge finale a lieu, soulevant des tonnerres d'applaudissements.

Le gouverneur général s'avance et salue le roi et le Président de la République de l'épée.

Pendant tout le défilé, le roi a témoigné au général André son admiration pour la tenue et la correction des troupes.

Le départ

Lorsque le roi et le Président sont remontés en voiture avec M. Emile Combes qui a remplacé le général André, les mêmes acclamations de : « Vive le roi ! Vive Loubet ! Vive la République ! » se sont fait entendre.

LE ROI A L'HOTEL-DE-VILLE

Paris, 2 mai. — Après avoir assisté à la revue de Vincennes, le roi d'Angleterre s'est rendu à l'Hôtel-de-Ville pour répondre à l'invitation qui lui avait été faite au nom de la municipalité parisienne.

De la place de la Bastille à l'Hôtel-de-Ville, la haie était formée par un régiment de ligne.

La place de l'Hôtel-de-Ville était entièrement dégagée et maintenue libre par des barrages de gardes républicains. Sur le campanile du palais municipal, entièrement pavoisé aux couleurs françaises et anglaises, on avait hissé pendant la visite du roi l'étendard royal qui a servi en 1885 lors de la visite de la reine Victoria.

A sa descente de voiture, Edouard VII, qu'accompagne le président de la République, est reçu dans le salon, installé pour la circonstance, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, par M. Deville, président du Conseil municipal, entouré des membres du bureau et par M. de Selves, préfet de la Seine, et M. Lépine, préfet de police.

Le roi est alors conduit dans la salle des Prévôts luxueusement décorée et fleurie.

La musique de la Garde républicaine, qui est placée entre les deux baies vitrées entourées de verdure, exécute l'hymne anglais. Les deux chefs d'Etat sont précédés du syndic du Conseil municipal, M. Bellan, et de la municipalité, flanquée à droite et à gauche des attachés du protocole.

Dans cette salle se trouvent réunis les conseillers municipaux et généraux, les maires des vingt arrondissements de Paris, tous les hauts fonctionnaires des deux préfectures, les présidents des différents syndicats du commerce et de l'industrie.

L'habit était de rigueur. Les édiles portaient en sautoir l'écharpe bleue et rouge, les fonctionnaires étaient en grand uniforme. Le spectacle était imposant et grandiose.

Dans les arbustes répandus à profusion étaient fixés des fleurs lumineuses du plus heureux effet. Partout des drapeaux français et anglais.

Le roi Edouard et le président de la République prennent place sur des fauteuils dorés.

Devant eux, debout et leur faisant face, se tiennent MM. Deville et de Selves. Derrière eux, toute la foule des invités est présente. Les maisons civile et militaire du président se tiennent derrière et aux côtés des fauteuils occupés par les deux chefs d'Etat.

Discours de M. Deville

Alors, au milieu d'un silence véritablement solennel, le président du Conseil municipal prononce d'une voix forte le discours suivant :

J'ai l'honneur, au nom du Conseil municipal, des représentants de nos services communaux, des chefs des grandes Compagnies et associations parisiennes, en présence de Monsieur le Président de la République, de remercier Votre Majesté de sa visite à l'Hôtel de Ville, qui nous touche profondément par la façon particulièrement gracieuse dont elle l'a voulu faire.

La population de notre cité salue le retour d'un hôte qu'elle est habituée à entourer de respectueuse sympathie, d'un ami ancien qui n'oublie pas plus qu'il n'est oublié et au sujet duquel elle partageait l'année dernière les douloureuses inquiétudes du peuple britannique.

Nous apprécions tout l'honneur et l'intérêt de cette visite, qui est une garantie de paix entre les deux nations voisines et un gage des relations toujours plus étroites et plus cordiales entre deux grandes capitales : Londres et Paris, et nous demandons à Votre Majesté d'en vouloir bien marquer la trace en signant le procès-verbal qui sera déposé dans nos archives comme un précieux souvenir.

Lorsque M. Deville a terminé son allocution saluée par des cris : « Bien ! très bien ! », le préfet de la Seine qui est placé en face du président de la République s'incline profondément et s'associe en quelques mots aux souhaits de bienvenue du président du Conseil municipal.

Les paroles de M. de Selves sont accueillies par les mêmes marques d'approbation, discrètement formulées.

Réponse du Roi

Le roi Edouard se lève.

Avec l'accent britannique, quoique s'exprimant très correctement en français, il répond aux deux discours qui viennent de lui être adressés dans les termes suivants :

Je désire vous exprimer combien je suis touché de vos bonnes paroles. Il m'aurait été fâcheux, en passant par votre belle ville, de ne pas pouvoir m'arrêter un moment à l'Hôtel de Ville, et bien sincèrement, je vous remercie de l'accueil que vous m'avez fait aujourd'hui. Je n'oublierai pas ma visite à votre charmante ville et je puis vous assurer que c'est avec le plus grand plaisir que je reviens parmi vous.

Ces paroles sont très applaudies et tandis que la musique de la Garde exécute de nouveau l'hymne anglais, le roi et le Président sont conduits vers une table où se trouve un parchemin que l'un des secrétaires du Conseil municipal leur présente à signer et qui relate la visite de ce jour.

La musique fait entendre alors les accents de la *Marseillaise*. Une plume en or, aux armes de la ville, est présentée au Roi, qui signe le procès-verbal sur lequel M. Loubet appose sa signature après celle du roi.

Tous deux sont ensuite conduits au buffet qui est dressé au fond de la salle.

M. Deville offre au roi une magnifique coupe en cristal à pied d'argent, représentant deux syrènes enlacées sortant de l'onde. Il dit :

En offrant à Votre Majesté cette coupe au nom de la Ville de Paris, je la prie de me permettre de lui exprimer les vœux que nous formons pour sa personne, pour l'Impératrice et pour la famille royale.

Le roi, le président de la République, les présidents du conseil municipal et du conseil général, les préfets lèvent leurs coupes de champagne et se saluent.

Derechef la musique exécute l'hymne anglais. La réception prend fin.

Le déjeuner

Le cortège royal quitte l'Hôtel-de-Ville à midi un quart pour rentrer à l'ambassade, où a lieu un déjeuner de cinquante couverts et où il arrive à midi 30.

A l'entrée du vestibule d'honneur, le président de la République ; M. Combes, président du Conseil ; le général Dubois, secrétaire général de la présidence, ont pris congé du roi et sont rentrés aussitôt à l'Elysée.

En quittant l'ambassade, le président de la République a été l'objet d'une chaude ovation.

L'APRÈS-MIDI A LONGCHAMPS

Paris, 2 mai. — Un après-midi de courses exceptionnel a été ajouté au programme, on le sait, sur la proposition du Jockey-Club. Le roi Edouard VII accepta volontiers cette offre d'une fête sportive, et c'est ainsi qu'il revoit aujourd'hui le cadre qui fut si longtemps familier au prince de Galles : Longchamps et sa pelouse, les habitués du turf et les élégantes parisiennes, le moulin et la route des tribunes, les allées touffues qui bordent le fleuve et les jolis coteaux de Meudon. Il n'est pas osé de croire que le roi Edouard VII, retrouvant ce décor que, prince héritier, il apprécia tant, sentit quelque émotion — avec, sans doute, un peu de regret du temps passé — à traverser le Bois en grande escorte, et à pénétrer dans l'enceinte du pesage dans l'appareil de la pompe officielle.

Cette journée du mai invitait les Parisiens à la promenade sur le passage du roi. Le temps était doux ; soleil timide, brise légère ; le Bois avait son charme des plus doux après-midis de printemps. Et comme la plupart des magasins avaient clos leurs volets, les principales administrations congédié leurs employés en l'honneur du souverain, Paris avait pris son air endimanché.

Accident à la voiture présidentielle

Vers trois heures, la voiture présidentielle arrive à l'ambassade. M. Loubet, qui a à ses côtés M. Combarieu, le général Dubois et un officier de sa Maison militaire, est salué par des acclamations chaleureuses.

Au moment où l'attelage dessine sa courbe pour pénétrer dans la cour de l'ambassade, un léger accident se produit. Un garde est apparu sous le portail, gênant par sa présence la manœuvre des conducteurs. Les chevaux se jettent brusquement vers la guérite de gauche.

Mais, aussitôt, un agent s'est précipité au-devant des deux chevaux de tête, qu'il ramène devant l'entrée. La voiture repart alors, mais accroche une borne en passant devant la loge du concierge.

Une vive émotion s'empare de la foule, qui suit des yeux cette manœuvre mouvementée. Les piqueurs, cependant, restent maîtres de leurs chevaux, et le Président peut mettre pied à terre.

Cinq minutes après, les tambours de la garde d'honneur battent de nouveau « aux champs ! » La voiture revient. Cette fois, le roi Edouard est assis à la droite du Président. Au moment où il reparaît, une formidable acclamation s'élève. Le roi salue en souriant, et le cortège part au galop dans la direction de la rue Royale.

Le cortège, parmi ces cris sympathiques, gagne la rue Royale, où la foule est extraordinairement compacte, la Concorde, les Champs-Elysées et l'avenue du Bois. Tout le long du parcours, de vives acclamations s'élèvent au passage du roi et du Président ; tous deux s'inclinent en souriant et saluent.

A l'Hippodrome

Le cortège, après avoir traversé le Bois par la route de Suresnes, l'allée des lacs, le carrefour de Longchamp et la route des Tribunes, la Cascade, où les curieux vont en grand nombre, arrive à 3 h. 50. Les clairons sonnent aux champs et le drapeau royal est hissé au sommet de la tribune officielle.

Mme Loubet, accompagnée de Mme de Saint-Prix, est arrivée dans une voiture spéciale.

Le roi et le président des ondent devant le pavillon central. Le service d'honneur est fait par des gardes républicains.

Les chefs d'Etat sont reçus par le prince d'Arenberg, président ; le vicomte d'Harcourt et le vicomte de Trédern, membres du Comité de la Société d'Encouragement.

Le roi serre la main au prince Orloff et à différentes notabilités.

Les présentations sont rapidement faites. Puis les personnages officiels gravissent l'escalier qui conduit à la tribune. Un salon, décoré de tentures et de fleurs, précède cette tribune, laquelle est également ornée de fleurs et de verdure.

Le coup d'œil, sous le soleil éclatant, est magnifi-